

Du moment où une affiche annonça pour le 16 de ce mois un *Grand Concert donné par M. S. Thalberg*, un vif sentiment d'empressement et de curiosité se manifesta parmi les amateurs. En peu de temps, malgré l'augmentation du prix des places, toutes les loges et toutes les stalles de la salle des Italiens furent louées, et l'on ne pouvait douter, après l'enthousiasme que le grand pianiste avait excité dans plusieurs concerts où il s'était fait entendre sans autre but que de se rendre utile aux artistes qui réclamaient son concours; l'on ne pouvait douter, disons-nous, qu'un concert donné par lui, et à son bénéfice, ne surpassât en intérêt et en magnificence tous les concerts de la saison. Cependant, l'attente du public a été trompée. A part les trois morceaux joués par Thalberg, les morceaux qui composaient le programme ont presque été autant de mystifications. Il est naturel de penser que Thalberg, nouveau venu Paris, étranger aux ressources que présente cette capitale sous le rapport musical, a remis à d'autres mains que les siennes le soin d'organiser une semblable séance. Les personnes à qui il s'est confié ont imaginé sans doute que la présence du virtuose suffirait à l'empressement du public. C'était bien jusque-là, mais ce n'était pas une raison d'associer son nom // 264 // à ces vains noms, peu dignes de figurer à côté du sien. Il fallait ou que Thalberg jouât seul, ou qu'il entrât en lice avec des athlètes capable de soutenir un pareil voisinage. Tout au contraire, cette séance nous a présenté, dans un singulier amalgame, le sublime mêlé à tous les degrés de ridicule. Bien entendu que la part du sublime a été tout entière du côté de Thalberg.

L'admirable pianiste s'est d'abord fait entendre dans un superbe sextuor d'Onslow. Ce sextuor aurait produit plus d'effet dans un local plus vaste; cependant le scherzo et l'andante, avec variations, ont été couverts d'applaudissemens. Il est vrai de dire que la fraîcheur et le charme de ces mélodies étaient pour beaucoup dans ces manifestations, et le triomphe du compositeur a été au moins égal à celui de l'exécutant.

Thalberg s'est présenté une seconde fois pour jouer une de ces étonnantes fantaisies qui avaient excité tant de transports dans l'auditoire, au concert de la salle Ventadour, et une troisième pour faire entendre une fantaisie inédite sur *les Huguenots*. Le choral de Luther et le chœur ravissant des femmes, au second acte, lui ont fourni les principaux développemens de cette pensée splendide et plein d'unité, que lui seul sait jeter au milieu de motifs si variés et si divers. Nous l'avons déjà dit, la passion, le délire, l'emportement, ne sont pas les caractères dominans du talent de Thalberg; l'on peut même remarquer que ces qualités, bien qu'elles soient dans la nature de l'homme, n'en sont pas néanmoins le fonds, et, en un sens, sont exceptionnelles.

Thalberg vient de partir pour Londres, où il a emporté en précieux souvenir, le riche anneau qu'il a reçu d'une royale main. Peu de jours auparavant, un homme aussi remarquable par son esprit et son amabilité que par ses grands talens, l'avait présenté aux soirées intimes du château des Tuileries.

Dans le concert dont nous venons de parler, le pianiste a joué alternativement sur un piano de M. Pleyel et sur un piano de M. Erard. Ce

dernier instrument, néanmoins, ne sortait pas immédiatement des ateliers de M. Erard, il venait de chez M. Thalberg. Que M. Thalberg ait en sa possession un piano de M. Erard, cela est tout simple. Cependant j'aurai l'indiscrétion de vous raconter comment ce magnifique piano appartient au virtuose à aussi bon droit que la superbe bague.

Arrivé depuis quelques jours de Londres à Paris, M. Érard a voulu réunir M. Thalberg et quelques artistes à un dîner. M. Cherubini, entre autres, se trouvait au nombre des convives. Pendant le repas, des signes d'intelligence, quelques mots dits à l'oreille, auraient fait soupçonner qu'un grave complot se tramait entre l'illustre compositeur et l'Amphytrion, si l'on se fût trouvé en lieu suspect; mais, grâce à Dieu, l'on était chez M. Érard, et personne ne se méfiait. Le repas fini, M. Chérubini propose de descendre dans les magasins: il est chargé, dit-il, d'acheter un piano à queue pour un riche amateur; il veut le choisir: du reste, M. Thalberg est là, on s'en rapportera à son jugement. L'on descend dans les salles; M. Thalberg essaie tous les instrumens; tous sont beaux, // 265 // excellens; mais un surtout lui paraît supérieur; il y revient sans cesse. Enfin il ne songe plus aux autres, et le voilà jouant depuis une heure sur ce piano de prédilection. C'est celui-là que choisit M. Cherubini; et, pour le rendre plus précieux aux yeux de l'acheteur, M. Cherubini prie M. Thalberg de vouloir bien le marquer et d'écrire son nom sur la table d'harmonie. Le pianiste ne peut se refuser à cela; et, avec son crayon, écrit: *Sigismond Thalberg*. M. Érard prend le crayon à son tour, et trace ces mots au-dessus de la signature du virtuose: *Donné par M. P. Érard à M...* Et c'est ainsi que le piano que vous avez entendu se trouvait, dès le lendemain, chez M. Thalberg.

— Ce ne sont pas assurément les compositeurs de belle, de grande musique qui manquent à l'Opéra-Comique. Ce théâtre se dispose, dans quelques temps, à nous donner un opéra en trois actes, de M. Onslow, où les plus grands effets des masses vocales, les richesses de l'instrumentation, la science de l'harmonie, doivent se réunir aux scènes les plus comiques et les plus intéressantes. Mais quels seront les interprètes du musicien? M^{me} Damoreau? Hélas! on la réserve pour les mauvais ouvrages qu'il faut, à toute force, faire réussir. En revanche, M. Onslow aura Chollet et M^{lle} Prévost. Et les chœurs, les grands ensembles, comment seront-ils exécutés? Il n'y a guère que M. Onslow et les amateurs de sa musique qui s'occupent de cette question. Il faut, avant tout, régler les affaires de comptoir. Les intérêts de l'art viendront s'ils peuvent. M. Onslow apporte habituellement, chaque année, à Paris, une ou deux œuvres de quatuors ou de quintettes; cette année, il n'est venu qu'avec un seul quintette, à cause de son opéra. Quel triomphe pour lui, s'il avait, pour ce dernier ouvrage, les mêmes moyens d'exécution qu'il trouve pour sa musique instrumentale!

— L'indisposition de Levasseur, que le succès obtenu par Derivis, dans le rôle de Marcel, n'était guère de nature à guérir, et les fatigues causées à Derivis par les efforts qu'il a dû faire pour remplacer dignement son chef d'emploi, ont arrêté, pendant quelques jours, les représentations des *Huguenots*. L'Opéra a profité de son loisir pour reprendre *la Juive*. La

fortune de l'Académie royale est telle, que la salle était pleine mercredi, tout comme s'il se fût agi de l'opéra nouveau de M. Meyerbeer. Serda, qui, dans l'absence des deux premières basses, jouait le Cardinal, a plus d'une fois fait preuve de bonnes intentions; malheureusement sa voix, profonde et quelque peu sourde, ne convient guère à certaines parties de ce rôle, et dans le finale du troisième acte manque parfaitement de vibration et de sonorité. On ne sait pourquoi M. Lafont s'empare ainsi de toute la scène et se laisse emporter par son zèle, au point de remplir toute la salle de ses sonnantes émissions de voix. Ainsi, dans le trio du second acte, M. Lafont ne chante pas une partie, il chante à lui seul le trio tout entier.

REVUE DE PARIS, 24 avril 1836, pp. 263–265.

Journal Title:	REVUE DE PARIS
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Dimanche
Calendar Date:	24 AVRIL 1836
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	28
Series:	2
Pagination:	263 à 265
Title of Article:	Revue du Monde Musical.
Subtitle of Article:	None
Signature:	None
Pseudonym:	None
Author:	Attribué à Joseph d'Ortigue
Layout:	Internal main text
Cross-reference:	None